

FRANCOFOLIES

Parabellum: icône à rames

Page E 6



CINÉMA

Ces vagues qui nous emportent

Page E 8

C A H I E R
E

Livres et Culture

CINÉMA

Remettez vos montres à l'heure... de la paternité

ANDRÉ LAVOIE

Il y a trois ans presque jour pour jour, Ricardo Trogi lançait un premier long métrage comme d'autres une bouteille à la mer. Son petit film s'est transformé en valeur sûre, récoltant, sans tambour ni trompette, des recettes de plus de un million de dollars en plus d'être couronné de trois prix Jutra (meilleur scénario, meilleure réalisation et meilleure actrice de soutien à Isabelle Blais). Dans *Québec-Montréal*, rarement l'autoroute 20 fut aussi excitante; bien installés sur la banquette arrière ou au côté du chauffeur, nous tendions l'oreille à des garçons et des filles de son âge qui en avaient long à dire sur l'état (désastreux) des relations amoureuses. Attention, remettez vos montres à l'heure car, dans *Horloge biologique*, qui sort sur nos écrans vendredi prochain, le cinéaste s'engage sur la route cahoteuse et sinueuse de la paternité...

Le contraste était saisissant et dénotait que quelque chose avait changé dans la carrière, sinon la vie, de Ricardo Trogi et de ses comparses scénaristes, Patrice Robitaille et Jean-Philippe Pearson. Finis les petits restos sympas du Plateau Mont-Royal pour causer avec un réalisateur connu alors pour sa participation à la *Course destination monde* et ses courts métrages acidulés (*One Night, Second Chance, C'est arrivé près de chez nous*), où Robitaille et Pearson s'activaient déjà, à l'écriture ou devant la caméra. Le trio terrible rencontrait les journalistes dans un hôtel chic du Vieux-Montréal, signe ostentatoire qu'après le succès inattendu de *Québec-Montréal*, le distributeur, Alliance Atlantis Vivafilm, n'allait pas prendre la sortie d'*Horloge biologique* à la légère.

Tout ce décorum n'avait visiblement aucun effet sur Ricardo Trogi: même poignée de main chaleureuse, même absence de prétention et surtout même discours où les idées partent dans tous les sens tandis que les bras battent la cadence. Pourtant, si l'homme n'a pas changé, son parcours, lui, semble s'accélérer, passant de la télévision (la série *Smash*, écrite et mettant en vedette Daniel Lemire, de retour à l'automne à Radio-Canada) au cinéma sans états d'âme, ayant surtout la préoccupation de s'entourer de gens avec qui la complicité demeure totale. «Si, dans le seul but de faire un million de dollars de plus aux guichets, je dois changer ma distribution pour y inclure des vedettes, des gens que je ne connais pas, ça ne m'intéresse pas», souligne-t-il. Je me considère chanceux de faire ce métier avec des amis et que le résultat soit correct.»

«Correct»: le qualificatif semble modeste mais Trogi et sa bande ne cherchent pas à pavaner avec les lauriers récoltés pour *Québec-Montréal* («après les Jutra, on est vite redescendus sur terre», précise Patrice Robitaille) ni ne croient qu'on les attend avec la même mansuétude, celle accordée aux «débutants».

VOIR PAGE 2 : PATERNITÉ

Le cinéaste Ricardo Trogi

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

DANSE

Du Théâtre de verdure à Jacob's Pillow



Mariusz Ostrowski

SERGUEI ENDINIAN

Les Grands Ballets canadiens rodent leur doublé de jeunes créations devant le public montréalais avant de traverser la frontière.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Comme tous les étés, les Montréalais ont droit à des prestations de danse en plein air au Théâtre de verdure du parc Lafontaine. Se dégoûdissant les jambes et le corps après des vacances bien méritées, les Grands Ballets canadiens (GBC) sont une fois de plus au rendez-vous, du 3 au 7 août, avec les pièces *Toot!* de Diddy Veldman et *Noces* de Stijn Celis, présentées en mars à la Place des Arts. Mais c'est avec quelques papillons dans le ventre que les danseurs feront ce retour...

Car sitôt finies les représentations estivales montrealaises, baignée d'une atmosphère douce et légère comme la brise, la troupe est attendue avec le

même programme au prestigieux festival Jacob's Pillow, au Massachusetts, et ce, pour la deuxième année consécutive.

«C'est assez exceptionnel qu'une compagnie se produise deux ans de suite à Jacob's Pillow», souligne avec enthousiasme au *Devoir* la première danseuse Rachel Ruffer.

Les GBC ont fait un tel tabac l'an dernier que la directrice artistique du festival les a priés de revenir cet été... Une fleur que le directeur artistique des GBC a cueillie avec joie. «Elle n'avait jamais fait ça», note Grégor Pankov, j'étais très content. La compagnie n'était pas très bien positionnée aux États-Unis. Grâce à cette invitation, nous allons à Pittsburgh, à Philadelphie, à Houston, à Chicago, à Minneapolis et à Detroit en 2005-06.»

D'allégresse en allégresse

Le public du Théâtre de verdure gagné d'avance aux prestations offertes gratuitement à l'air

libre, permettra donc à la compagnie de ballet de faire le plein d'énergie positive afin d'épater de nouveau les Américains. «J'adore [le Théâtre de verdure], s'exclame la première danseuse, parce qu'on est en osmose avec l'univers extérieur, la scène est intime et de là vient toute l'énergie.» «Cet immense public donne un sens à notre travail», renchérit M. Pankov.

Le plaisir devrait être partagé par le public puisque *Toot!* et *Noces* forment un programme expressif, à la fois harmonieux et tout en contrastes, et par moments très rigolo. Un doublé qui se prête donc bien à l'humeur estivale d'une scène extérieure. «C'est très ludique et humoristique au premier degré, et il y a une grande part de jeu de situation», fait valoir la danseuse.

Toot! plonge le spectateur dans l'univers du cirque humain. La chorégraphe néerlandaise Diddy Veldman a voulu montrer les parallèles entre les jeux de rôle

VOIR PAGE 2 : GBC

LIVRES

BIOGRAPHIE

Le Karl Marx de Jacques Attali

MARCEL FOURNIER

Karl Marx de retour dans l'actualité! A un moment où le «grand soir» n'est plus qu'un (mauvais) rêve et où les lecteurs de Marx se font rares, Jacques Attali, oui, vous avez bien lu, Jacques Attali, ancien conseiller de François Mitterrand et ancien président de la Banque mondiale, publie la biographie de l'auteur du *Capital* et proclame son «*extrême actualité*».

Une vie misérable

Depuis plus de 100 ans, la vie et l'œuvre de Marx ont été l'objet de tellement d'écrits qu'on se demande ce que Jacques Attali, qui n'est pas un spécialiste du marxisme, peut en dire de nouveau. Il l'avoue candidement: «*Je n'ai jamais été ni ne suis «marxiste» en aucun sens du terme. L'œuvre de Marx ne m'a pas accompagné dans ma jeunesse.*» Son intention est d'en parler «*avec sérénité, sérieusement et donc utilement*».

Il est vrai que le destin de Marx est incroyable et que sa trajectoire intellectuelle et politique est à plus d'un titre extraordinaire. Une légende, quoi. On croit tout savoir de sa vie: naissance en 1818 à Trèves, en Allemagne, père juif et avocat qui doit se convertir pour exercer sa profession d'avocat, amour de jeunesse (Jenny, fille du baron von Westphalen), études en droit et en philosophie, travail de journaliste, etc. Et, comme toute vie, celle de Marx a ses «*secrets*»: relations difficiles avec sa mère (pour une

question d'héritage) et ses sœurs, relation avec Hélène Demuth, employée de la famille Marx, aide financière de son ami Engels.

Attali nous peint Marx en «*dictateur démocratique*»: il est orgueilleux, impulsif, parfois colérique; il a un rapport compliqué avec l'argent et le travail; il préfère à tout travail salarié les nombreuses piges mal payées et se consacre entièrement à son œuvre et à son action révolutionnaire, laissant sa famille dans la misère. «*Je me sens tout brisé*», confie-t-il à son ami Engels au moment de la mort de son fils adoré, Edgar. Marx a 37 ans. Il est criblé de dettes. Personne ne lit ses textes. Le destin de la famille Marx est tragique: exil, mort de trois enfants en bas âge, problèmes de santé de Karl et de sa femme, suicide de leurs filles. La reconnaissance est tardive. Marx a toujours peur de publier ses textes et ses livres se vendent mal. Attali insiste: Marx n'a pas gagné d'argent avec ses livres.

Un marxisme dévoyé

On l'a dit et redit: Marx n'était pas marxiste! Jacques Attali présente brièvement chacun des principaux écrits de Marx tout en les mettant, parfois trop succinctement, dans leur contexte, mais il n'est pas question, pour lui, de proposer une nouvelle «*lecture*» de l'œuvre géniale de Marx, qu'il présente comme un défenseur de la démocratie parlementaire et de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jacques Attali

la liberté de pensée. Son admiration pour Marx — le grand journaliste, l'exceptionnel pamphlétaire et l'immense théoricien — ne l'empêche pas de formuler ici et là quelques critiques sur son style (peu élégant, de forme abstruse) ou sur les limites de ses analyses de la plus-value et du taux de profit: «*Aucune vérification expérimentale de ses concepts ni de ses lois n'est donc envisageable, si ce n'est par l'histoire à venir.*» Bref, une œuvre considérable mais semée d'ambiguïtés.

Attali est en fait moins critique à l'endroit de Marx lui-même qu'envers ses proches collaborateurs, dont Engels, de ses épigones et de ceux qui se serviraient de son œuvre à des fins politiques: Engels invente de toute pièce le concept

de parti d'avant-garde, Kautsky caricature la théorie économique de Marx, Lénine importe le marxisme en Russie comme «*stratégie d'occidentalisation d'un pays arriéré*», Staline fait de la dictature du prolétariat une dictature exercée sur le prolétariat.

Attali devient pamphlétaire, cherchant à dissimuler sous la polémique sa propre difficulté à donner un sens à sa biographie. Le dernier chapitre (qui nous amène jusqu'à la fin de l'Union soviétique) est le moins convaincant. Si la théorie de Marx retrouve son sens aujourd'hui, ce serait, selon lui, dans le cadre de la mondialisation (qu'il a prévue). D'autres auteurs qui ont analysé le système-monde l'ont déjà dit. Jacques Attali adopte même un ton prophético-humaniste, laissant entendre que le capitalisme pourrait ouvrir sur un socialisme mondial et que tout un chacun pourrait devenir citoyen du monde: «*Pour le dire autrement, le marché pourrait laisser place à la fraternité.*» Marx ou l'esprit du monde: l'expression est belle. Mais comment incarner cet esprit dans un programme politique qui ne soit pas marxiste?

Collaborateur du Devoir

KARL MARX OU L'ESPRIT DU MONDE

Jacques Attali
Fayard
Paris, 2005, 537 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
De gauche à droite: le cinéaste Ricardo Trogi et ses copains scénaristes, Jean-Philippe Pearson et Patrice Robitaille.

PATERNITÉ

SUITE DE LA PAGE 1

«*Je reste très modeste face au succès de Québec-Montréal, explique Trogi. Et le jour où l'on va se casser la gueule, on va être capables de l'assumer. D'ailleurs, ça m'aide beaucoup: partant de l'idée que je pourrais me planter, c'est moins stressant d'entreprendre quelque chose...*»

Cet abandon, le cinéaste l'affiche sans mal dans sa carrière mais n'a pas la même naïveté lorsqu'il s'agit d'avoir des enfants. Reconnaissant se poser «*trop de questions*», craignant de se «*jeter à l'eau*», il a transposé une partie de ses angoisses, et celles de ses deux camarades, dans *Horloge biologique*. Des trois lascars, seul Pearson est papa d'une fillette de deux ans et demi («*une expérience extraordinaire*», dit-il avec sincérité), mais nul doute que les personnages qu'ils ont inventés s'approchent dangereusement d'une réalité qu'ils connaissent bien. Trois hommes dans la jeune trentaine doivent composer avec des femmes qui, elles, n'ont ni le temps ni le goût de peser le pour et le contre: Fred (Patrice Robitaille) fait tout, vraiment tout, pour retarder cette échéance; Paul (Pierre-François Legendre) regarde grossir le ventre de sa compagne avec plus d'angoisse que de joie; Sébastien (Jean-Philippe Pearson), jeune papa rêvant de dormir une nuit complète, se sent marginalisé parmi son groupe d'amis. Et ce n'est pas toujours avec leur intelligence qu'ils vont résoudre leurs problèmes existentiels...

Sur ce point, les trois créateurs n'ont pas cherché à enjoliver la réalité — la métaphore des hommes préhistoriques est d'une éclatante... méchanceté —, préférant montrer le côté «*sombre*» des choses, «*la laideur*», rangeant dans cette catégorie les villes de banlieue, les quincailleries et les concessionnaires de voitures! N'ayant pas l'intention «*de faire la morale à qui que ce soit*», dit Robitaille, *Horloge biologique*, malgré son humour ravageur et ses petites scènes d'anthologie (dont le public a eu un avant-goût avec la très accrocheuse bande-annonce), n'en demeure pas moins un constat désolant, l'itinéraire d'enfants gâtés et individualistes refusant la fin du party. «*Pour certains, fonder une famille, c'est comme tomber dans la déchéance financière alors qu'il s'agit peut-être de sa-*

crifier un voyage par année», souligne le seul papa du groupe.

Au-delà de cette peur malade de la reproduction, Ricardo Trogi croit aussi que son film explore, mais avec plus d'éclat cinématographique que dans *Québec-Montréal*, l'épineuse question des rapports entre les hommes et les femmes. «*Les gars ne sont pas très forts sur la communication; même entre eux ils ne se confient pas beaucoup. On attend que les problèmes arrivent, que l'on soit face au peloton d'exécution, avant de commencer à parler, ce qui est absurde.*» A-t-il l'impression, même diffuse, de s'exprimer au nom de sa génération? «*Il y a un cinéaste de sa génération chaque année [...] Des étiquettes comme celle-là, ça ne me cause aucune pression, sans doute parce que mes films s'écrivent à trois; le processus est partagé. Je ne suis pas seul chez moi à me demander si, en tant que cinéaste de cette génération, je dois me préoccuper des gens de mon âge qui n'ont pas de REER.*»

Les préoccupations du groupe sont souvent plus terre-à-terre, comme tout ce temps mis à chercher une conclusion cohérente, et surtout pas rose bonbon, aux aventures de leurs personnages: le verbe «*bûcher*» revient souvent dans la conversation. La productrice Nicole Robert, celle qui a su flairer le talent de Trogi dans ses courts métrages en l'appuyant pour son premier long, corrobore: «*Dans Horloge biologique, tout s'est fait assez facilement, même le financement — pour autant que l'on puisse dire qu'un financement est facile à faire au Québec. Tout le monde voulait jouer dans le film, travailler sur le film, ce qui est agréable, même s'il faut savoir dire non. Mon rôle est de «challenger» le réalisateur, de lui poser des questions: «Est-tu sûr de t'en aller dans la bonne direction? Que veux-tu dire sur les hommes dans leurs rapports aux enfants?» Comme les scénaristes ne voulaient pas une conclusion tranchée, définitive, ce fut plus ardu.*»

Evidemment, sous des airs détendus, les membres de l'équipe d'*Horloge biologique* regardent souvent leur montre avant la sortie, sachant que leur popularité grandissante comporte aussi son revers. Mais après un accouchement cinématographique plus ou moins sans douleurs, il faut savoir laisser sa progéniture voler de ses propres ailes...

Collaborateur du Devoir

GBC

SUITE DE LA PAGE 1

et les acrobaties de la piste et ceux de la vie humaine. Rapports de pouvoir, dichotomie entre l'univers intime des individus et l'image qu'on projette en société, tous ces aspects sont dépeints tantôt avec l'humour de la caricature théâtrale, tantôt avec la justesse et la beauté gracieuse de la danse.

Pour les danseurs, il s'agit d'un moment privilégié parce qu'ils se sont beaucoup investis dans la création même de la chorégraphie. «*Elle [Didy Veldman] a cherché à voir qui on était, on avait le droit de cultiver une personnalité propre, plu-*

tôt que de se fondre dans l'ensemble», rapporte Rachel Rufer.

Si l'individualité triomphe sans compromettre l'esprit du groupe dans *Toot!*, *Noces*, à l'opposé, fait le portrait un peu cynique du conformisme social. On assiste à un mariage en kaléidoscope: autant d'époux qu'il y a de danseurs sur scène se soumettent à un curieux rite, dont on ne sait s'il faut rire ou pleurer. Le tout est transporté par la puissante musique de Tchaïkovski.

De la verdure du parc Lafontaine, la troupe se transportera dans la campagne du Massachusetts, après avoir modifié quelque peu la chorégraphie et les décors pour s'ajuster à la plus petite scène. Le paysage champêtre et l'esprit ouvert de Jacob's Pillow (les performances se déroulent dans une an-

cienne grange) n'en fait pas moins un festival de grande rigueur. «*Le festival est mignon et petit, mais très connu et couru, rappelle M. Pankov. Le public, très éduqué, aime la danse à forte personnalité, et énergique.*»

Craint-il l'accueil d'un programme composé de jeunes créations cette année, après le spectacle entièrement signé par des maîtres (Kylian, Duato, Ek) l'an dernier? Pas le moins du monde, répond le directeur, qui n'hésite pas à s'engager dans des démarches de création plus risquées depuis son arrivée aux GBC. «*J'aime que les pièces et les chorégraphes soient jugés par d'autres publics, d'autres critiques. Sinon, on reste dans son cocon. C'est bien d'avoir un autre regard. Mieux vaut une mauvaise critique que pas de critique du tout.*»

Depuis trois ans, les GBC ont d'ailleurs su se tailler une jolie place à l'étranger, multipliant les tournées à succès, après l'Europe l'an dernier, les États-Unis semblent prendre le relais. À ce titre, Jacob's Pillow tient certainement lieu de tremplin pour la grande scène américaine, une relation à cultiver dans le contexte où l'Europe se fait de plus en plus chère et compétitive avec l'ouverture de l'est du continent.

Le Devoir

TOOT! ET NOCES
Des Grands Ballets canadiens
Du 3 au 7 août au Théâtre de verdure
Du 17 au 21 août
au festival Jacob's Pillow

Des coups de coeur du Québec
aux trésors de Chine. Exaltez-vous!

DU 29 JUILLET
AU 7 AOÛT



2005

GUANGZHOU BALLET
L'ENSEMBLE AMATI

LOUISE LECAVALIER, *Cobalt Rouge*
par Todd Robinson

SYLVAIN LAFORTUNE, *Monsieur*
par Estelle Claretton

VICTOR QUIJADA, *Rubberbandance*

I MUSICI DE MONTRÉAL et Klezstory

HUBBARD STREET DANCE COMPANY

Chicago

JEUNE BALLET DU QUÉBEC

CINÉ DANSE

Spectacles gratuits sur la scène extérieure

FESTIVAL
DES ARTS
DE SAINT-SAUVEUR

Billets / Réservations : 450.227.9935 www.artssaintsauveur.com



festival
classique
des
Hautes-Laurentides

President d'honneur 2005 : Sylvain Laforte, vice-président, Radio française de Radio-Canada

anciennement le Festival des Concerts du lac du 25 juin au 12 août

SAMEDI 6 AOÛT 20H Église de Lac-du-Cerf
Chantons hautbois
Ensemble Carpe diem
Frédéric HODGSON, hautbois
Emmanuel BEAUDET, alto
Frédéric LACROIX, piano
Schumann, Klugart, Saint-Saëns, Kahn, Coultard...

VENDREDI 12 AOÛT à 20H Église de Lac-du-Cerf
Mimi Blais et le Ragtime au piano
Spectacle musical et humoristique présentant
les grands compositeurs de Ragtime tels
Scott Joplin, Bob Darch, Willie Eckstein
et le québécois Jean-Baptiste Lafrenière, né en 1875

INFORMATIONS : 1 888 597-2442 À 3H DE MONTRÉAL OU 2H D'OTTAWA
ADMISSION : 23 \$ (GOÛTER ET TAXES INCLUS) MINEURS ACCOMPAGNÉS / GRATUIT
EN COLLABORATION AVEC : LE DEVOIR, LA SCÈNE MUSICALE ET AUDIOBEC

LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Mafias, postcommunisme et comédie

CHRISTIAN DESMEULES

Tout commence comme il se doit. Vladimir est un New-Yorkais de 25 ans, juif d'origine russe dont les parents (père médecin et mère femme d'affaires) sont parfaitement assimilés à la société américaine. Après des études brillantes et onéreuses, la réussite devrait normalement lui sourire. Mais, parfaitement dénué d'ambition, incapable de s'adapter à ce pays, il travaille à perte pour une association d'aide à l'insertion des immigrants.

Sa petite amie est pourtant une vraie américaine, «*lourdaude et dépressive*» aux cheveux orange, hôtesse SM dans un club fréquenté par des fonctionnaires de l'ONU. Comme on le voit, Vladimir fait tous les efforts pour s'intégrer. Mais rien n'y fait, le cœur n'y est pas. Nous sommes au tout début des années 90, le mur de Berlin vient de tomber et une brise de démocratie au parfum de libre entreprise souffle sur les pays de l'Est.

Un vieux Russe du nom de Ribakov, qui sollicite les services de l'association, lui promet un jour une forte somme s'il parvient à lui obtenir la nationalité américaine. Seul au monde, avec un fils (surnommé la Marmotte) qui brasse de «*grosses affaires*» parfaitement illégales dans les pays d'Eu-

rope de l'Est, l'Homme au Ventilator (il discute régulièrement avec son ventilateur, qui est son seul véritable ami) est celui par qui arrive le vent de folie qui emporte ce premier roman loufoque et échevelé de Gary Shteyngart.

Mais à 25 ans, Vladimir n'a plus qu'un choix à faire: s'assimiler ou partir. Et ce choix, parce que la mollesse du personnage ne l'y pousse pas, le hasard s'en chargera pour lui. Des histoires de combines qui tournent mal à Miami, une fuite impromptue, et notre héros dans le besoin se retrouve à magouiller pour le compte de la Marmotte à Prava, capitale branchée d'un pays imaginaire d'Europe de l'Est — une ville qui ressemble à s'y méprendre à Prague. Pas chère, effervescente, pleine de jeunes Américains à plumer et d'occasions d'affaires illicites. «*D'accord, le parcours de Vladimir ne s'inscrivait pas notablement dans un paysage moral bien défini, mais le trafic d'armes à destination de l'Iran en était indiscutablement exclu.*» La suite est rocambolesque à souhait, et le roman s'achève «*comme il se doit*» (poussant l'ironie et la farce jusqu'au bout) dans le confort bouffi du Midwest américain.

Des situations embarrassantes, bien entendu, comiques ou picaresques, mais rien de «*situationniste*» (façon Vanegem) dans ce



Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes, dont le titre original (*The Russian Debutante's Handbook*) devrait plutôt renvoyer au roman d'apprentissage ou à un manuel tordu pour Russes souhaitant immigrer aux États-Unis d'Amérique.

Né en 1972 à Leningrad, en Union soviétique, Gary Shteyngart a immigré aux États-Unis à l'âge de sept ans avec ses parents. «*Je n'ai jamais senti que j'appartenais vraiment à ce pays*», avouera sans regrets l'auteur — à l'image de son anti-héros auquel il semble avoir prêté plusieurs de ses propres traits. Rapi-

dement remarqué dans les milieux de l'édition, son œuvre et son parcours ne sont pas sans rappeler ceux de Jonathan Safran Foer (*Tout est illuminé*, L'Olivier, 2003). Nabokov (surtout celui de *Pnine* et de *Feu pâle*), Philip Roth et Mordecai Richler sont aux sources de la vocation littéraire de Shteyngart.

Comédie, caricature, tourbillon d'aventures, le roman d'immigration et d'apprentissage «*à rebours*» de Gary Shteyngart comporte toutefois quelques longueurs qui font parfois s'enliser le récit: la finesse d'esprit et les saillies comiques ont souvent tendance à se diluer lorsque le nombre de pages dépasse les 400. Mais le portrait d'une certaine branchitude new-yorkaise (ou mafieuse ou universelle) est féroce, comme celui de la dégénérescence d'un libéralisme mort-né en Europe de l'Est. Amusant.

Collaborateur du Devoir

TRAITÉ DE SAVOIR-VIVRE À L'USAGE DES JEUNES RUSSES

Gary Shteyngart
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Brunet et Michelle Herpe-Voslinsky,
Éditions de l'Olivier
Paris, 2005, 510 pages

ROMAN ÉTRANGER

La neige et l'oubli

NAÏM KATTAN

David Albahari se bat avec un double héritage, né en Serbie en 1948 de père juif et de mère bosniaque qui s'était convertie au judaïsme en 1938 afin d'éviter des problèmes d'identité à ses futurs enfants. Très jeune il s'est imposé comme l'un des meilleurs romanciers yougoslaves. Le voici, aujourd'hui, face à l'autre héritage, celui d'un pays déchiré par une guerre fratricide aussi cruelle qu'absurde à ses yeux.

En 1994, il est invité par l'Université de Calgary comme écrivain en résidence. Il décide alors

de s'installer au Canada avec sa femme et ses enfants.

L'Homme de neige est son premier roman écrit dans son nouveau pays. Texte dur, d'une sensibilité exacerbée, il se lit comme s'il ne consistait qu'en une phrase unique. Il s'agit d'une plongée dans une réalité autre, d'une fuite quasi impossible, car le sentiment de perte imprègne ses gestes et ses pensées.

Le narrateur est invité comme écrivain par une université américaine. Il donne des conférences, participe à des débats et écoute les propos naïfs d'un professeur de sciences politiques au

sujet de son pays, qui d'ailleurs n'est pas nommé. L'écrivain fait état de son hostilité envers l'insensibilité du langage universitaire. Le nouveau collègue lui dit, comme s'il s'agissait d'un fait indiscutable, que son pays représente une expérience ratée. Il n'a pas de réplique car comment faire comprendre le sentiment tragique d'un déchirement qui ne peut être réduit à un raisonnement froid et neutre.

L'écrivain en exil n'a qu'un recours: le jus d'orange, une douceur passagère et éphémère qui tourne à l'obsession avant que la neige n'apporte la délivrance. Cel-

le-ci recouvre, tel un écran, la réalité douloureuse sans la faire oublier. Heureusement que les flocons fondent et que le corps resurgit dans l'attente, non d'un renouvellement mais d'une persistance.

Un très beau roman.

Collaborateur du Devoir

L'HOMME DE NEIGE

David Albahari
Traduit du serbe par Gojko et Lukic et Gabriel Iaculli
Gallimard
Paris, 2005, 114 pages

BÉDÉ QUÉBÉCOISE

Les antihéros ne meurent jamais

FABIEN DEGLISE

On aurait pu le croire mort, tué de sang-froid par un savant fou ou électrocuté par un grille-pain alors qu'il s'appêtait à sauver une belle créature des mains d'un gorille affamé. Que nenni. Michel Risque, célèbre personnage sorti de l'imagination, à une autre époque, de Réal Godbout et Pierre Fournier, est bel et bien vivant. Sans une ride, même après plusieurs années d'absence.

Parodie sur deux pattes des récits d'aventures à la James Bond et à la Bob Morane, l'aventurier franchement gauche est sur le point de trouver une deuxième vie, poussé par la dynamique maison d'édition La Pastèque, qui vient de remettre au goût du jour la légende du «*héros à la mâchoire carrée*». *Le Savon maléfique*, c'est le titre du bouquin, réunit en effet pour la première fois l'intégrale des aventures de ce drôle d'oiseau qui a fait les beaux jours du magazine *Croc* et forcément des *ti-culs* qui y étaient accrochés.

Sous la couverture, l'antihéros s'expose dans toute sa faiblesse avec la même dextérité qu'un poisson rouge dans un blender, s'enfargeant dans les fleurs d'un *Tapis diabolique*, en découvrant que *Lacide bleue est pas bonne* ou encore en étant, avec son amie, *Perdus pour le plaisir*.

Les titres sont connus pour avoir été présentés au public québécois, à partir de 1975, dans le périodique *Mainmise*, puis dans le magazine *Croc*, où Michel Risque



SOURCE ÉDITIONS DE LA PASTÈQUE

Parodie sur deux pattes des récits d'aventures à la James Bond et à la Bob Morane, Michel Risque retrouve une deuxième vie.

a finalement atteint sa maturité. Les célèbres *Cahiers de la bande dessinée*, en France, le présentaient d'ailleurs, au milieu des années 80, comme l'un des 10 trésors inconnus de la bédé. Rien de moins.

Reprenant également le contenu des trois albums (aujourd'hui

épuisés) publiés entre 1981 et 1985 chez Ludcom — *Le Savon maléfique*, *Michel Risque en vacances* et *Cap sur pouponne* —, La Pastèque apporte donc sa contribution au courant actuel de titillation de la nostalgie. Avec, en prime, une incursion incroyable dans la sociologie des années 70

et 80 à travers les mésaventures de ce grand mésadapte, pathétique coureur de jupons bourlinguant aux quatre coins du globe pour mieux y exposer une maladresse que l'inspecteur Clouseau n'aurait pas détestée.

En 110 pages, le voyage est bien entendu fascinant, délirant, amusant même avec ces répliques à l'emporte-pièce et ces multiples références à des albums (n'existant pas toujours) qui ont fait la renommée du personnage. Preuve que, même dans la trentaine, l'animal sorti des boules à mites n'a pas perdu son talent pour soufrier quelques rictus aux aficionados du 9^e art.

Le Devoir

MICHEL RISQUE:
LE SAVON MALÉFIQUE
Réal Godbout et Pierre Fournier
La Pastèque
Montréal 2005, 110 pages

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS
16 août : Québec
Camille Claudel et Rodin

10-11 septembre
le VIEUX-LÉVIS et
SAINT-JEAN-PORT-JOLI
Conférences à Montréal :
Holgate, 28 septembre
La Fenêtre, 16 octobre
Saint-Hilaire :
Leduc et Borduas
23 octobre, complet,
circuit répété le 30 octobre
www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont



SOURCE MARCHAND DE FEUILLES

BÉDÉ QUÉBÉCOISE

Voyage décapant au cœur de la trentaine

FABIEN DEGLISE

Girly et décapant. Eva Rollin est une jeune auteure bien de son temps. Célibataire, débordante de complexes et de questions existentielles, sans trop de tabous et surtout imaginative, comme le révèle une deuxième fois ses aventures posées en noir sur papier blanc.

Après son *Manuel de la célibataire*, la bédéiste montréalaise lève aujourd'hui le voile sur sa candeur et sa décadence dans le tome 2 des aventures de Mademoiselle, publié dans la collection «*Bonzai*», espace réservé à la relève francophone, des Éditions Marchand de feuilles. Le tout pour un voyage amusant au cœur de sa trentaine nouvellement acquise et des craintes qui viennent forcément avec.

Sans surprise, mais avec plaisir, il y est question de maternité, de choix de carrière, de thérapie, de la condition des femmes au XXI^e siècle, des techniques de séduction, des glandes de Bartholin (celles qui contribuent à la lubrification du vagin) et de bien d'autres substances qui guident le

caractère humain. Toute une ratatouille qui se pimente ici et là de réflexions sur le vieillissement, l'art du strip-tease ou encore la quête de l'âme sœur par Internet.

On l'a donc compris, cette autre Mademoiselle, pleine de charme et de tendresse, ne fait pas dans la dentelle. Elle fait par contre dans le simplisme du dessin et le récit imagé tout en nuances qui servent avantageusement l'intelligence d'un propos qu'il est bon de croiser dans l'univers de la bédé d'ici. Engagée, délectable (pour l'homme comme pour la femme) et pleine de finesse, cette deuxième mouture fait partie d'une série de cinq albums dont les trois autres, s'ils sont à l'image des deux premiers, se font déjà attendre.

Le Devoir

MADemoisELLE
- CANDEUR
ET DÉCADENCE
Eva Rollin
Marchand de feuilles
Montréal, 2005, 178 pages

YVES BEAUCHEMIN
CHARLES LE TÉMÉRAIRE
Un saut dans le vide
416 pages • 24,95 \$

JACQUES SAVOIE
Les soupes célestes
280 pages • 24,95 \$

Jane Urquhart
LES AMANTS DE PIERRE
488 pages • 29,95 \$

LOUIS GAUTHIER
Voyage en Inde avec un grand détour
280 pages • 24,95 \$

Les romans de l'été sont chez Fides

www.editionsfides.com

L'AGENDA
L'horaire télé,
le guide
de vos soirées
Gratuit dans Le Devoir du samedi
LE DEVOIR

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité
~ Livres de art et de collections
~ Canadiana
~ Livres anciens et rares
~ Littérature
~ Philosophie
~ Sciences humaines
~ Service de presse
Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le scientifique, la foi et le dialogue



Louis Cornellier

Spécialiste de l'hypertension artérielle de réputation mondiale, le docteur Jacques Genest, au soir de sa vie (il aura 86 ans cette année), a choisi d'aller à l'essentiel. Dans un petit essai intitulé *L'Homme seul...*, il s'interroge donc sur l'existence de Dieu et sur les implications d'une telle croyance. Honnête et dépouillée, sa réflexion va droit au but.

Méfiant à l'égard des élans mystiques et des spéculations de haute voltige, il affirme vouloir rester «simple et près du sens commun». La science, précise-t-il ensuite, ne saurait répondre de l'existence ou de la non-existence de Dieu. Cette affaire se joue ailleurs.

Remaniant à sa manière les classiques preuves cosmologiques et téléologiques, il présente quatre arguments en faveur de l'existence de Dieu. Les «beautés de la nature», l'ordre et l'harmonie «qui règnent dans l'univers et dans l'évolution de la vie» plaideraient en ce sens.

Il se réfère, ensuite, au principe d'inférence de William d'Occam, qui permet de «postuler ou infirmer l'existence réelle d'êtres non observés et non observables si — et seulement si — leur existence est indispensable à l'explication des phénomènes observés». Puisque la théorie du hasard seul, pour expliquer l'évolution et l'harmonie de la nature, «demande, pour un bon nombre de gens, plus de foi que de croire en l'existence d'un Être suprême», l'hypothèse Dieu est donc préférable.

Le troisième argument est celui des «constantes universelles» présentes dans la nature (vitesse de la lumière, gravité, masse de l'électron) dont la précision suggère qu'«elles ne peuvent être survenues ex nihilo». Genest, ici, cite l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan: «Un effet a toujours une cause comme origine. Et d'effet à cause, de mouvement en mouvement, on ne peut re-

monter à l'infini et il faut en arriver à une Cause Première.»

Plus fragile mais néanmoins recevable pour discussion, le quatrième argument est celui de la tendance morale pour le bien, le beau et le juste chez toute personne dans toute l'histoire de l'humanité. Des exceptions? «Le problème qui survient si fréquemment dans la réalité, c'est l'interprétation souvent dogmatique de ce qui est meilleur, utile, juste et beau!» En effet.

Pour Genest, la non-existence de Dieu condamnerait l'humain à une vie absurde, une hypothèse qu'il rejette en s'appuyant sur le miracle qui justifie sa foi: la résurrection du Christ. Le comportement des apôtres, selon lui, constitue un argument probant en faveur de cet événement unique dans l'histoire: «Comment des disciples, gens sans instruction, ni culture, de condition plus que modeste, ont-ils pu être pris d'une folie de prêcher une doctrine si contraire aux instincts humains d'acquisition de l'argent, de plaisirs terrestres et de pouvoir et s'exposer en même temps au mépris, au ridicule, aux tortures et à la mort?»

À ceux qui prétendent que la raison est suffisante, Genest réplique que le XX^e siècle, issu de la philosophie des Lumières et du positivisme du XIX^e siècle, a été le théâtre des plus imposantes tragédies de l'histoire de l'humanité. Il ne faut pas en conclure, cela étant, que la sagesse humaine s'oppose à la sagesse chrétienne (d'origine stoïcienne, selon lui): «Les deux

s'intègrent parfaitement, la dernière étant le complément de la première, à laquelle elle donne une dimension spirituelle par l'espérance et la charité totale.»

Guetté, par moments, par la tentation réactionnaire (le déboulement de Vatican II l'irrite un peu et la vraie charité, à ses yeux, est essentiellement privée), le docteur Genest livre néanmoins un témoignage sensible, mesuré et bellement argumenté.

Pour une éthique du dialogue

On sait à quel point le dialogue, cette recherche commune de la vérité, est difficile en ces matières, comme en toute autre matière à débat d'ailleurs. Le philosophe Jean-François Malherbe, dans un opuscule intitulé *La Rupture du dialogue et son dépassement*, se penche justement sur ces difficultés afin de faire ressortir les conditions de possibilité d'une véritable éthique du dialogue.

C'est à Socrate, suggère-t-il, que l'on doit la première réflexion de fond sur la «dialogue». L'échange d'arguments, selon le philosophe grec, «est toujours plus instructif lorsqu'il aboutit à réfuter une opinion énoncée par l'un des allocutaires que lorsqu'il paraît corroborer cette opinion» parce que la réfutation fait évoluer le dialogue. Elle doit, cela admis, porter sur l'opinion et non sur la personne. En cas de désaccord persistant, ajoute Socrate, il faut au moins se mettre d'accord sur la description du point litigieux afin de permettre la saine poursuite de l'échange.

Une autre exigence d'un dialogue véritable est celle de la confiance et de la bienveillance, c'est-à-dire que les participants doivent adhérer au principe selon lequel il est préférable de «subir l'injustice plutôt que de la commettre». Avoir confiance, dans un dialogue,

c'est être convaincu que l'autre ne cherche pas à me piéger lorsque je lui ouvre la porte de mon intimité, lorsque je me fragilise devant lui en prenant le risque de la réputation. Il y a, bien sûr, une certaine naïveté dans cette attitude et c'est pourquoi elle requiert une vigilance de l'esprit critique: le dialogue, en effet, est impossible dans un contexte de rapport de force.

Dans les deux très brillants chapitres qui complètent cette réflexion, Malherbe donne les clés du dialogue amical et anti-idéaliste selon Epicure — «vivre sa propre recherche d'harmonie sous l'œil bienveillant et critique d'un compagnon à qui l'on réciproque son amicale attention» — et celles de «l'économie du mal» selon Machiavel, qui s'appliquent aux situations «antagonistiques» dans lesquelles le dialogue n'est plus possible et où il importe de «contraindre l'autre au dialogue», parfois avec force, pour sortir du cercle diabolique de la violence.

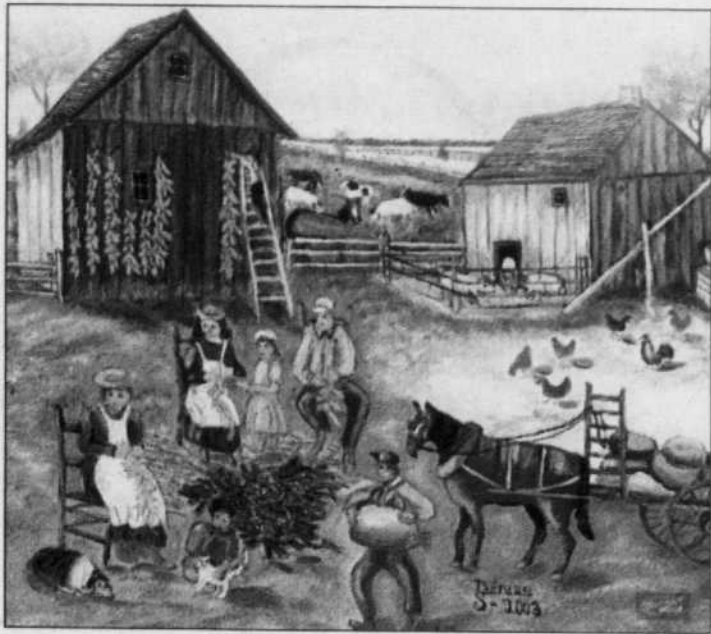
Lumineux malgré sa brièveté, cet essai de Jean-François Malherbe mérite d'être lu et relu par tous les penseurs de bonne volonté qui savent que la vérité est une quête intersubjective.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

L'HOMME SEUL...
Jacques Genest
Fides
Montréal, 2005, 112 pages

LA RUPTURE DU DIALOGUE ET SON DÉPASSEMENT
Jean-François Malherbe
Novalis
Montréal, 2005, 40 pages



Détail de la couverture des «œuvres complètes» de l'artiste et écrivaine de Grondines Thérèse Sauvageau.

ALBUM

Une joie pour la mémoire

LOUIS CORNELIER

Peut-on aimer notre passé national et se plaire à l'évoquer sans cesse sans pour autant sombrer dans la nostalgie? Cela se peut, oui; c'est ce qui s'appelle la gratitude et ce qu'André Comte-Sponville résume par cette belle formule: «La gratitude [charis] est cette joie de la mémoire, cet amour du passé — non la souffrance de ce qui n'est plus, ni le regret de ce qui n'a pas été, mais le souvenir joyeux de ce qui fut.»

Cette réjouissante vertu s'incarne à merveille dans le beau livre des «œuvres complètes» de Thérèse Sauvageau intitulé *Témoin de notre passé*. Nonagénaire, cette artiste et écrivaine de Grondines a regroupé dans ce magnifique album tous ces textes et toiles afin de transmettre aux générations qui la suivent tout notre passé dans le détail, c'est-à-dire mœurs, coutumes, travaux, anecdotes et personnages pittoresques confondus. Essentiellement descriptifs, ses textes se veulent des hommages

sensibles à nos ancêtres et à ce qui a fait leur quotidien à la campagne ou dans les villages. Même s'ils soulignent au passage quelques-uns des travers de nos prédécesseurs, ils disent surtout le courage, la ténacité et la simplicité de ces pionniers. Les tableaux qui les accompagnent assument pleinement leur caractère populaire, au sens noble du terme, et sont à la fois colorés, riches et émouvants.

«De la bien belle ouvrage», comme on dit, magnifiquement éditée, qui retrempera les plus vieux d'entre nous dans leur jeunesse et qui montrera aux jeunes qui auront le privilège de la consulter que le Québec n'est pas né d'hier.

Collaborateur du Devoir

TÉMOIN DE NOTRE PASSÉ
ŒUVRES COMPLÈTES
Thérèse Sauvageau
Anne Sigier
Québec, 2004, 304 pages

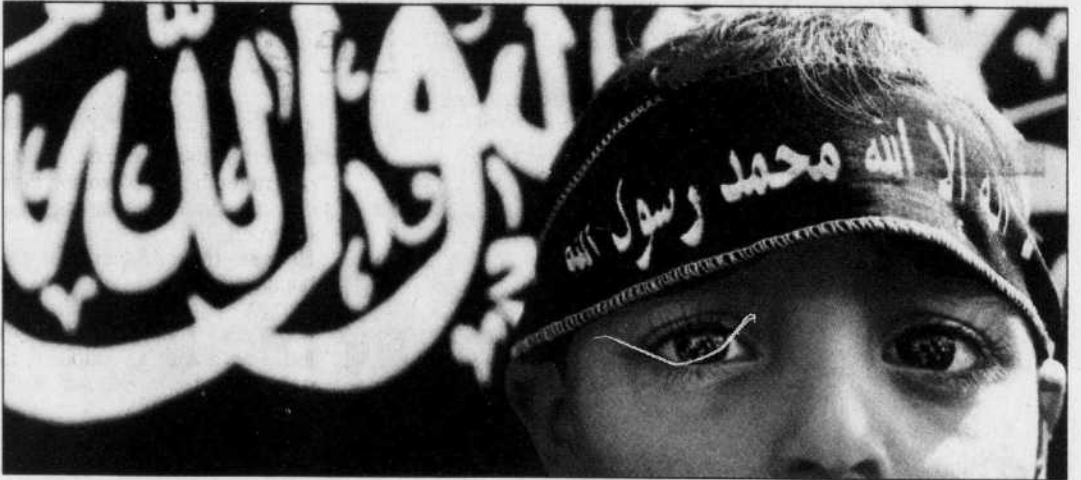
Les revers de l'idéologie «propalestinienne»

LOUIS CORNELIER

Il est de bon ton, dans la gauche occidentale, et la québécoise n'y fait pas exception, de dénigrer Israël et de l'accuser de tous les torts à l'égard d'une Palestine martyre. Pour désigner ce réflexe à peu près généralisé et souvent partagé même par la droite, Luc Rosenzweig parle d'une idéologie propalestinienne caractérisée par «la détestation systématique d'Israël» qui repose sur «l'effacement de la vérité».

Dans un saisissant pamphlet intitulé *Lettre à mes amis propalestiniens*, le journaliste français critique avec virulence cette «théorie générale [qu'il] consiste à mettre au compte, déjà lourdement moralement débiteur, d'Israël toutes les souffrances individuelles et collectives dont sont frappés les Palestiniens». Les choses, écrit-il, ne sont pas si simples.

Sans minimiser ces souffrances engendrées par la persistance du



JERRY LAMPEN REUTERS

Un jeune Palestinien sous le drapeau du Djihad islamique.

conflit israélo-arabe, Rosenzweig dénonce l'hypocrisie d'Arafat, la culture du terrorisme et la corruption généralisée de l'Autorité palestinienne qui ne seraient pas

pour peu, elles non plus, dans le triste sort enduré par les Palestiniens. «Il semble, écrit-il au sujet des leaders palestiniens, qu'ils ne veulent pas d'une solution, mais souhaitent surtout mettre Israël en accusation. Plus qu'ils ne veulent leur propre État, ils veulent condamner le nôtre. Voilà pourquoi ils sont incapables, contrairement au sionisme, de transiger.»

Défense nuancée de l'État d'Israël et de sa politique sécuritaire, critique argumentée des mensonges entretenus par les militants d'une cause transformée en idéologie — la Propaléstinie —, cette *Lettre à mes amis propalestiniens* brise un tabou en réévaluant les responsabilités des divers protagonistes dans ce conflit trop souvent dépeint comme un affronte-

ment entre les bons et les méchants. «Il ne reste plus à faire, conclut-il, que l'essentiel: faire admettre à chacun des deux peuples qu'il faut aujourd'hui renoncer à ses rêves pour s'arranger avec la réalité.» «Mahmoud Abbas, successeur d'Arafat, y contribuera peut-être», croit-il. Et les intellectuels occidentaux, aussi, s'ils se réveillent de leur sommeil dogmatique. Pour les y aider, Rosenzweig leur réserve cette claque salutaire.

Collaborateur du Devoir

LETTRE À MES AMIS PROPALESTINIENS
Luc Rosenzweig
La Martinière
Paris, 2005, 126 pages

exposition
"Quid-Pro-Quo"
vernissage: 5 Août, 18h-21h (jusqu'au 4 sept. 05)
L'Autre Galerie
4 St-paul Est, Mtl
(514) 393 . 1999

Peindre à Baie-Saint-Paul en 2005
Gilles Daigneault, commissaire
23^e SYMPOSIUM
international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul
5 AOÛT - 5 SEPTEMBRE 2005

Les artistes :
Brigitte Archambault/
Claudia Baltazar (Québec)
Louis-Philippe Côté (Québec)
Robbin Deyo (Québec)
Marion Galut (France)
Phil Irish (Ontario)
Patrick Lundeen (Alberta)
André Martin (Québec)
Adrian Norvid (Québec)
Kenji Sugiyama (Japon)
Janet Werner (Québec)

Sophie Prive, Martine et Guillaume, 2002
artique sur toile, 60 x 90 cm
Photo: Sophie Prive

Ouverture officielle :
Le vendredi 5 août à 16h

ADMINISTRATION
23, rue Ambroise Falard, Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2
T (418) 435 3681 F (418) 435 6269
artbtp@bellnet.ca www.symposium-bsp.net

festival international de jardins métis
jardins de métis/reford gardens
6^e édition
du 24 juin au 2 octobre 2005
12 jardins contemporains [australie. canada. états-unis. france. québec]

200, route 132, Grand-Métis (Québec) G0J 1Z0
(418) 775-2222 www.jardinsmetis.com

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU
Samedi 30 juillet 15h **NORMAND BIRON**, historien d'art
Conférence Xylon, d'hier à aujourd'hui
Dimanche 31 juillet 15h **RENCONTRE AVEC L'ARTISTE DANIELLE LAGACÉ**
16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID
www.fondationderouin.com

LA REVENTE
Du 14 juillet au 20 août 2005

Pour LA REVENTE, les collectionneurs nous proposent des oeuvres des artistes suivants:

René-Pierre Allain	Yves Gaucher	Guy Peillerin
Michelle Assal	Roland Giguère	Antoine Pentsch
Marcel Barbeau	Trevor Gould	Robert Racine
Roger Bellemare	Michel Goulet	Brigitte Radecki
André Bergeron	Massimo Guerrera	John Schweitzer
Pierre Charrier	John Heward	Stephen Schofield
René Deroisin	Jean-Paul Jérôme	Francine Simonin
Pierre Donon	Brian Jungen	Jose A. S. Londoño
David Elliot	Peter Krausz	Jean-Paul Riopelle
Marcelle Ferron	Françoise Lavoie	Diane Trudel
Denis Forcier	Fernand Leduc	Renee Van Halm
Karlee Fuglem	Serge Lemoyne	Bill Vazan
Bernard Gamoy	Rita Letendre	etc.

Art Mûr
5826 rue St-Hubert, Montréal
www.artmur.com 514-933-0711

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Sous l'emprise du Paavo

Misant sur des lignes claires et des accents mordants, Paavo Järvi est une valeur sûre du Festival de Lanaudière

CHRISTOPHE HUSS

Bien des observateurs misaient sur la venue de Deborah Voigt et de Ben Heppner lorsqu'il s'agissait de prédire quel serait l'événement du Festival de Lanaudière. Mais prévoir ce que pourra être une prestation de Ben Heppner devient à présent aussi aléatoire que de jouer à la loterie. Par opposition, l'amphithéâtre accueillera, vendredi, une valeur sûre: le chef d'orchestre Paavo Järvi.

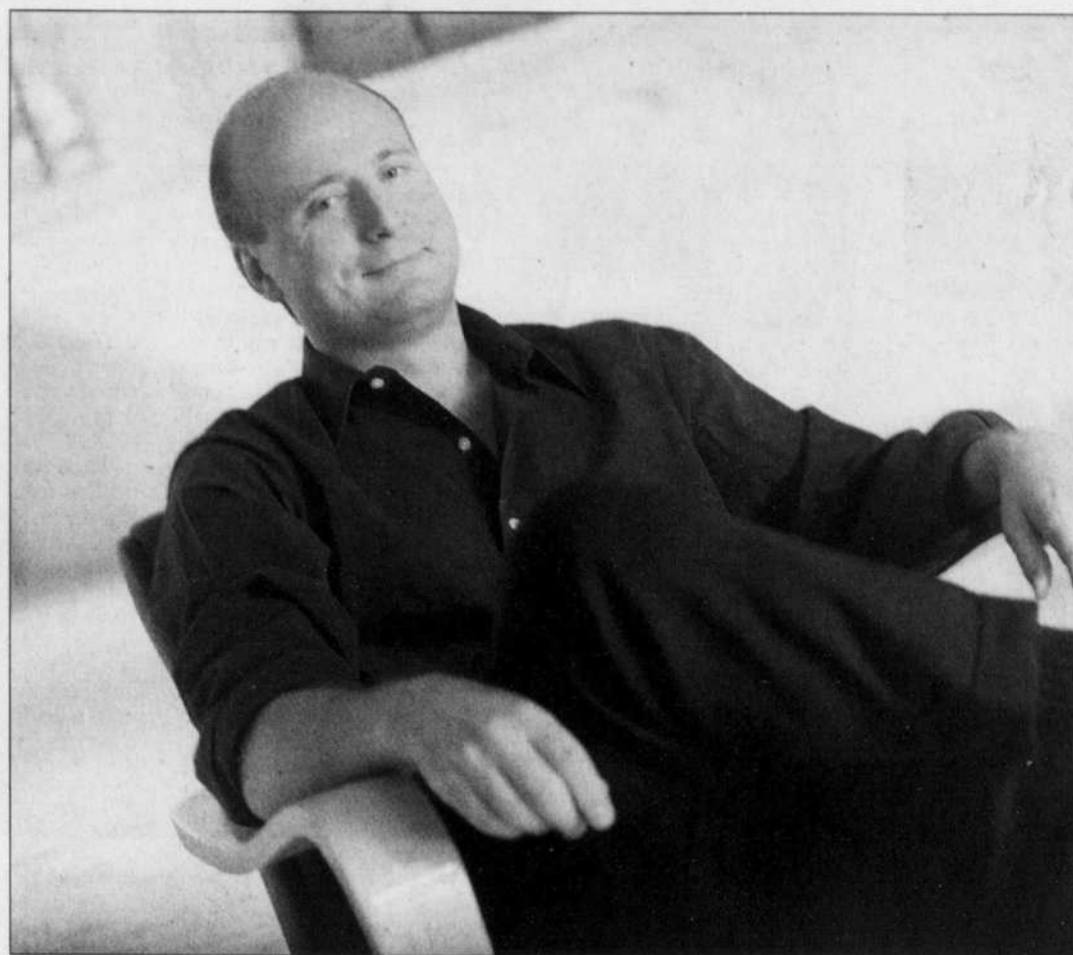
Si une chose guette Paavo Järvi, c'est le surmenage. Comme tous les grands chefs en vue, tels Kent Nagano, Valery Gergiev ou Christoph Eschenbach, l'Estonien, fils de Neeme Järvi et élève de Leonard Bernstein, est un hyperactif. Il vient même d'accepter un nouveau poste, à la Radio de Francfort, lui qui préside déjà aux destinées musicales de l'Orchestre symphonique de Cincinnati, de la Philharmonie de chambre allemande de Brême, avec laquelle il nous arrive vendredi, et de l'Orchestre national d'Estonie.

Par contre, il n'était pas sur les rangs à Montréal: «J'ai dirigé l'OSM il y a quelques années. On m'a demandé ensuite si je voulais faire partie d'une short list pour la direction musicale et j'ai répondu non.» Il est vrai que, contrairement à d'autres, Paavo Järvi a déjà un poste éminent en Amérique du Nord, à la tête de l'Orchestre de Cincinnati, un joyau méconnu. La tournée européenne qu'il a effectuée en 2004 avec cet orchestre a tant frappé les esprits qu'on cite son interprétation de la 5^e Symphonie de Mahler parmi les vrais événements de la dernière saison musicale parisienne. Pour avoir jugé sur pièces à deux reprises, on atteste que Paavo Järvi en concert est l'un des plus grands mahlériens de l'heure.

Avec la Deutsche Kammerphilharmonie, un orchestre de taille réduite, il entreprend l'enregistrement de l'intégrale des symphonies de Beethoven pour l'étiquette PentaTone. La *Symphonie héroïque*, présentée à Lanaudière, sera enregistrée au retour de la tournée. C'est également à Paavo Järvi que le prestigieux Festival Beethoven de Bonn a confié cette année l'exécution de la 5^e Symphonie.

Un chef prolifique

Paavo Järvi est, dans le domaine de l'enregistrement, l'un des chefs, sinon le chef le plus prolifique de l'heure. «Plus on enregistre, plus on maîtrise le processus. Je suis un perfectionniste, je travaille tout dans le détail, mais je constate de plus en plus



SHELLIA ROCK

Dans le domaine de l'enregistrement, Paavo Järvi est l'un des chefs, sinon le chef le plus prolifique de l'heure. «Plus on enregistre, plus on maîtrise le processus», confie-t-il.

que ce qui compte vraiment, c'est de donner au disque l'illusion d'un concert», nous a-t-il confié. Enregistrant en Allemagne pour PentaTone, en Amérique pour Telarc, en France et en Estonie pour Virgin Classics, Paavo Järvi reprend ainsi, peu ou prou, dans le monde du disque, le statut qui était celui de son père il y a vingt ans. Il a en commun

avec ce dernier l'ambition d'avoir un répertoire très vaste: «Il n'y a rien de tel que l'excitation devant la nouveauté. C'est ma principale motivation: découvrir un répertoire sans cesse nouveau, à la périphérie des standards établis», déclarait-il au magazine *Répertoire* en 1997. La soif ne s'est pas tarie, mais le chef a sans doute constaté depuis que rien

ne valait le fait de se faire aussi un nom dans les œuvres connues!

Parmi les témoignages artistiques les plus éminents laissés par Paavo Järvi ces derniers temps, il y a notamment deux disques de musique française (Ravel et Debussy) publiés par Telarc. Un répertoire comme on ne l'a plus entendu dirigé ainsi depuis des lustres — *grosso modo* depuis la mort du chef français Paul Paray, avec transparence, des coloris miroitants et une sorte de détachement émotionnel. Le chef assume pleinement cette vision: «J'aime Paul Paray, mais il n'était pas un modèle en soi. En fait, il y a deux moyens de voir cette musique. L'une, chaude, fondue, très expressive. L'autre — plus juste historiquement —, claire, propre, détaillée, laissant la musique s'exprimer sans titiller la fibre post-romantique. Si vous établissez les relations de tempos et que les instrumentistes sont capables individuellement de gérer les inflexions expressives, vous n'avez pas besoin d'appliquer à Ravel une interprétation tchaïkovskienne. Je suis un peu fatigué de la sur-romantisation de la musique française.»

Lignes claires, accents mordants, sans abandon expressif outré, tel est le credo musical de ce chef sûr. On peut imaginer que Viktoria Mullova, qui a attendu une dizaine d'années pour trouver un chef digne d'être son partenaire au disque dans le *Concerto pour violon* de Beethoven, et là finalement gravé avec John Eliot Gardiner, sera intéressée par la rencontre. Car les deux artistes qui se retrouveront sur la scène de l'amphithéâtre n'ont pas eu, avant la présente tournée, d'expérience musicale commune. Lorsqu'on préviendrait Paavo Järvi que sa soliste a des idées bien arrêtées, il se réjouit: «C'est ce qui rend la vie intéressante!»

Collaborateur du Devoir

PAAVO JÄRVI

Beethoven: *Coriolan*, ouverture. *Concerto pour violon*, *Symphonie n° 3 «héroïque»*. Viktoria Mullova (violin), Deutsche Kammerphilharmonie.

Amphithéâtre de Lanaudière. Vendredi 5 août à 20h. Information: 1 800 561-4343.

■ Trois disques majeurs. Ravel: *Daphnis et Chloé*, suite n° 2; *Pavane pour une infante défunte*; *La Valse*; *Ma mère l'Oye*, suite; *Boléro* (Telarc). Sibelius: *Symphonie n° 2* (Telarc). R. Strauss: *Le Bourgeois gentilhomme*, suite; *Duett-Concertino pour clarinette et basson*; *Sextuor de Capriccio* (PentaTone, distr.: Naxos).

VITRINE DU DISQUE

De grands solistes canadiens

VIOLON

FREITAS BRANCO:
CONCERTO
POUR VIOLON ET
ORCHESTRE (1916).

Braga Santos: Encruzilhada, Divertimento n° 1. Alexandre da Costa (violin), Orquestra de Extremadura, Jesus Amigo. Disques XXI-21 CD 21521.

DVORÁK: CONCERTO
POUR VIOLON.

James Ehnes (violin), Rustem Hayroudinoff (piano), BBC Philharmonic, dir.: Gianandrea Noseda. Chandos CHAN 10309 (distr. SRI).

Les Disques XXI nous offrent, avec ce nouveau disque du violoniste Alexandre da Costa, le fleuron de leur catalogue: un grand concerto romantique d'une demi-heure, qui vaut largement les concertos de Bruch et se trouve enregistré ici pour la première fois! Luis de Freitas Branco (1890-1955), élève de Humperdinck à Berlin, est le patriarche de la musique portugaise. Son concerto est un flot de mélodies et d'atmo-



sphères souvent lyriques, avec un mouvement lent sublime et un volet final emporté et très développé (chose rare, c'est le mouvement le plus long de l'œuvre).

Avec la sonorité tranchante qui est sa marque, Alexandre da Costa défend ce petit bijou avec beaucoup de tempérament. Il n'a jamais connu meilleur soutien que celui de Luis Amigo. Ce dernier nous donne d'ailleurs du ballet et du divertissement de Joly Braga Santos, le disciple surdoué de Freitas Branco, à découvrir absolument, des interprétations qui surpassent les versions publiées par Marco Polo. On regrette que ce disque magique ne soit pas présenté en français.

James Ehnes, lui, opte pour un concerto abondamment mais mal servi au disque. Il en défend une vision rayonnante, solaire, aspirée par les airs et peu attachée à la terre, relayant en cela son CD de pièces so-

listes chez Analekta. Selon ce qu'on recherche dans cette musique, on pourra tomber en pâmoison devant cette plasticité sublime ou trouver l'approche trop lisse et esthésante. Heureusement, l'accompagnement pugnace et remarquable de Noseda compense beaucoup en caractérisation et laisse le champ libre à l'angélisme de l'archet. Le couplage, avec un excellent *Concerto pour piano*, est parfait.

Christophe Huss

BACH

LES CONCERTOS
POUR CLAVIER
SEUL. CONCERTO
BRANDEBOURGEOIS
N° 5. TRIPLE CONCERTO.
Angela Hewitt (piano), Orchestre de chambre d'Australie, dir.: Richard Tognetti. Hyperion 2 SACD 67307 et 67308 (distr. SRI).

Alors que les versions de ces concertos au clavecin se multiplient, nous n'avons eu que deux interprétations sérieuses au piano depuis 25 ans: Gavrilov (EMI) et Schiff (Decca). Le tandem Hewitt-Tognetti les domine

très aisément, grâce à un équilibre soliste-instruments idéal, une pulsation parfaite et une évidente complicité entre tous les musiciens.

Le premier CD réunit les premier et dernier concertos, couplés au 5^e *Brandebourgeois* et au *Triple Concerto BWV 1044*, ce dernier dans une interprétation d'une profondeur spirituelle inaccoutumée qui souligne bien le poids du mode mineur qui le couvre comme une chape. Ne romantisant rien, modeste et sobre dans les mouvements lents, Hewitt livre ici l'une de ses meilleures prestations au disque, si ce n'est la meilleure. Par contre, si vous possédez un équipement SACD, écoutez plutôt la stéréo car la piste multicanal est musicalement irréaliste.

C. H.

ÉLECTRONIQUE

PRE-TEEN SNOT
FOR LIFE

Massive Asthma
SWEET LEMON JUICE
Gin Gin Sussex
(Le Son 666)

Il y a quelques mois, on découvrait avec enthousiasme une nouvelle étiquette montréalaise qui commence à faire jaser dans le réseau des musiques électroniques. Grâce à une approche franchement ouverte et créative, Le Son 666 risque d'être le label à suivre de près en 2005. À l'image d'artistes sonores tels V/V/M, la haute tension déjantée d'Intercom ainsi que l'électroacoustique mutante de Minibloc installent déjà un imaginaire rythmique des plus

fascinants. Denses et endurcis, ces premiers albums dévoilent une expérimentation qui ne se limite pas à un travail purement cérébral. Toujours dans cette joyeuse famille d'iconoclastes, on retrouve deux autres créateurs locaux aussi fûtés que fétards. Derrière le pseudonyme Massive Asthma, Léon Lo s'amuse à déconstruire une électro nerveuse qui surprend à chaque détour sur les pièces de *Pre-Teen Snot For Life*. Après Gerry Lopez, l'imprévisible Jacob Chelkowski récidive sous le nom de Gin Gin Sussex avec un morceau complètement cinglé (*Sweet Lemon Juice*) qui détourne la musique traditionnelle asiatique à nos frais. Deux tubes plutôt improbables. Pour plus de renseignements, on visite le site www.le-son666.com.

David Cantin

La municipalité de Grandes-Piles en collaboration avec le Centre local de développement Mékinac présentent

Circuit à la découverte d'artistes en art contemporain

Territoire
habité 1^{ère} édition

EXPOSITIONS

5, 6 et 7 Août 2005

Vendredi, vernissage dès 17h

Samedi et dimanche, 10h à 20h

Hommage à Marcel Bellerive

Place à la relève :

Collège Shawinigan

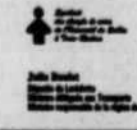
Université du Québec à Trois-Rivières

ARTISTES

Aline Beaudoin
Louise Boisvert
Guyline Champoux
Denis Charland
Jean-Pierre Gaudreau
Roger Gaudreau
Danielle Jullien
Louise Pallé
Richard Purdy
Josette Villeneuve

Desjardins
Caisse Populaire
de la Vallée de la RivièreCollège
ShawiniganCentre
QuébecBLOC
Québec

SADC

Centre
de la culture
et de la langue
françaiseCentre
de la culture
et de la langue
françaiseCentre
de la culture
et de la langue
française

ROTHKO
NEWMAN
GAUCHER
MOLINARI
FRANKENTHALER

la
forme-
couleur

1^{ER} JUIN AU
7 AOÛT 2005

INCURSIONS DANS LE
COLOUR FIELD 1950-2005

Bénévoles du Musée des beaux-arts de l'Ontario
et de la Dodulus Foundation, Inc. New York

TRANS-
FORMATION Musée des beaux-arts de l'Ontario
AGO

Culture

FRANCOFOLIES

Icône à rames

Après 14 années loin des scènes québécoises, Parabellum ramène son punk acidulé de rock'n'roll demain au Spectrum

BERNARD LAMARCHE

Franchement, on l'avait enterré. Pourtant, Parabellum était bien vivant. Sorti du musée du rock franco dans lequel il s'était lui-même placé en 1991, lors d'un concert d'adieu aux Foutounes électriques, Parabellum s'est remis au punk acidulé du rock'n'roll, ou le contraire, selon les époques. Il s'est bel et bien remis sur pied et a repris la route pour mettre un frein... à l'immobilisme.

Sur la planète rock'n'roll, Parabellum fait figure d'icône. La formation est mythique, et ces vieux baroudeurs se sont mis eux-mêmes dans cette posture lorsqu'ils ont mis fin aux jours du groupe en 1991. Pourtant, Parabellum, cette bonne vieille branche, a sorti trois albums depuis, dont le dernier, *Panem, circenses & rock'n'roll*, est le seul pour l'instant à être distribué au Québec.

«On aimerait bien être un peu moins culte, lance Oliv, bassiste de son métier. C'est un boulet qu'on traîne. C'est bien, car il y a énormément de respect pour nous, mais pour autant que ça puisse paraître étonnant, on a toujours l'impression d'avoir à prouver qu'on est là et... qu'on est les meilleurs.»

«Si tu veux ajouter un p'tit coup dans le culte, relance le chanteur Schultz, seul membre survivant de la première heure avec Sven, tu ajoutes des embrouilles avec les compagnies de disques, qui font partie du décor.»

Parabellum, malgré son statut, a dû se retrousser les manches pour se refaire. En guise d'entrevue, nous avons placé sur la table un disque, le *Post-mortem live* de 1997, en disant aux quatre membres du groupe que c'étaient là les dernières nouvelles reçues du Para-



De gauche à droite: Sven, XA, Schultz et Oliv forment le Parabellum nouveau, qui continue à gueuler au-dessus de la meute.

YANN DERAIS

bellum de ce côté-ci de l'océan. *Il a fallu ramener*, assure Schultz. Montage financier, reconstruction d'une équipe autour de la formation... après toutes ces années, Parabellum a dû reprendre à la première page, comme des débutants. «On est de grands rameurs, clame Schultz. Dans le business, on n'est pas bons.»

Pourtant, Parabellum est bel et bien de la période dorée des OTH et autres La Souris déglutée. Or il traîne son passé comme un bou-

let. Parabellum, c'était du temps du cégep, de l'émission radiophonique *Comme un boomerang*, une autre époque. Et on se souvient de la rageuse *Ilot Amsterdam*, de la déridante reprise de *Saturnin*, mais aussi de *La Bombe et moi*, toujours pertinente.

Le groupe a toutes les raisons du monde de continuer. D'une part, il y a plusieurs irritants qui

justifient aux yeux du groupe le maintien de ses activités. Parabellum a toujours gueulé au-dessus de la meute et ne cherche pas à réduire le volume du porte-voix. «Par rapport à ce qu'on entend, on est vachement incorrect politiquement. Anarchie en Chiraquie, des trucs comme ça, on n'en entend plus. Les paroles sont sages, formatées», souligne XA, le

batteur. Selon Schultz, les préoccupations de Parabellum sont «hélas!» les mêmes qu'il y a vingt ans. *Anarchie en Chiraquie* a été écrite il y a plus de quinze ans «et Chiraquie, on l'a encore dans le dos! Ya rien de changé!» pour XA. En plus, déplore en chœur les quatre messieurs, le rock en France se remet à l'heure de la langue de Shakespeare. L'anglais mène le bal. On est tous des acculés, chantait autrefois OTH.

Comme plusieurs groupes, Pa-

rabellum s'est dit un jour que ce serait bien de remettre ça, un soir, pour un concert unique, puis, comme le dit Schultz, «c'est tellement donné de frissons dans le dos que nous avons continué. On s'est dit: c'est un concert unique, mais on se revoit dans trois semaines». Ainsi, Parabellum rejoint les No One Is Innocent ou encore Bérurier Noir, qui ont tous deux pris des pauses qui devaient être définitives, avant de revenir. Mais, dit Schultz en rigolant: «C'est nous qui nous sommes reformés les premiers, hé, hé!» Pour XA, le rock est une vague de fond qui resurgit à l'occasion, lorsque les modes s'épuisent.

A vrai dire, aujourd'hui Parabellum ne dépayse pas. «C'est du punk avec des morceaux de rock'n'roll dedans, ou du rock'n'roll avec des morceaux de punk dedans, ça dépend des jours», analyse Schultz, le chanteur à la voix reconnaissable parmi d'autres. «Il y a une manière de faire qui est celle de Parabellum, mais on tente des choses, on a intégré des boucles sur l'album *Bunker*, sans aller jusqu'au stade technoïde du truc.» Pour XA, le dernier album cherche à retrouver un sens de l'urgence.

En tout cas, les quatre gars ont toujours un immense plaisir à faire ce qu'ils font. Pour cette raison, il y a tout lieu de croire qu'ils feront tout pour se sortir des boules à mites dans lesquelles leur absence de 14 ans des scènes du Québec les a placés. Paraît même qu'il y a des kids qui se pointent dans les concerts, pas que des trentenaires ou des quarantenaires. Ils auront fort à faire, car ils seront précédés du groupe Le Nombre, demain soir, au Spectrum de Montréal, dès 23h.

Le Devoir

Amélie-les-crayons joue la carte hystérico-tendre

BERNARD LAMARCHE

Lorsqu'on regarde, même pas de près, la liste des gagnants des prix Félix-Leclerc depuis 1999, que ce soit de ce côté-ci de la grande mare ou de l'autre, on se rend compte que, Québécois comme Français, les lauréats sont tous des messieurs. À la suite de Rachel des Bois et de Mara Tremblay (1999) s'alignent les Daniel Boucher, Fred, Bertrand Louis et autres Loco Locass. Une seule fille s'est faufilée au final, Amélie-les-crayons.

La remarque, on le devine même au bout du fil, a dû faire rougir les joues de la délicate Amélie, celle qui pousse ses crayons si bien depuis quelques années qu'elle attire les regards et les oreilles des gens. «Eh bien, je suis flattée», dit-elle avec sa voix si fine. Pourtant, elle ne fait pas exception dans le paysage de la nouvelle chanson française, qu'elle qualifie d'*«artistico-je-sais-pas-quoi»*. «On est plusieurs à ne pas être très vieux et à avoir quelque chose à dire. Par-

fois, ça prend peu de choses pour créer un mouvement.»

Des filles, dans ce paysage, il y en a. Mais des filles comme Amélie-les-crayons, il y en a peu, s'il en est. Avec son approche toute ensoleillée de la chanson, avec son goût pour les douces fictions fabriquées à partir de petits faits bien réels, elle penche du côté du théâtre. Cela tombe bien, dans le passé elle a justement déjà étudié l'art dramatique.

Car Amélie-les-crayons, c'est un personnage, qui vit dans un piano



La théâtrale Amélie-les-crayons entourée de ses musiciens.

SAMUEL RIBEYRON

meublé de coquelicots. «Je suis un peu comme tout le monde. C'est la différence entre Amélie et moi, je

suis une fille normale. Amélie est humaine dans le sens où elle ressent les choses comme tout le monde».

de en ressent. Elle parle de choses qu'on n'a pas forcément envie de dire mais qui sont au fond de nous. Ça parle de choses que j'ai vécues et que je fais passer par sa voix à elle, en extrapolant, en rajoutant un petit peu des tonnes parfois. Ça fait un personnage, finalement.»

Ainsi, apprend-on en entrevue, c'est vrai que son médecin est beau, comme elle le chante sur *Mon docteur*, mais ce n'est pas exactement vrai qu'il lui fait des choses, le tubib. Lorsqu'elle chante «les hommes me font tourner la tête / Ya pas moyen d'eux résister / Puisque ma mission, sur cette planète / c'est tous les essayer», euh, bien, c'est encore un brin exagéré. «Je trouve que c'est rigolo et intéressant de pouvoir extrapoler sur ce qu'on peut ressentir au fond et qu'on n'accepte pas. Je parle du docteur, mais aussi du fait d'être nymphomane. Toutes les femmes sont un peu comme ça, je pense.» Ah bon? «On l'est pas en vrai. Mais on aimerait bien. C'est ce qui est intéressant avec le fait que c'est pas moi qui parle. Je peux être libre de faire les choses au maximum, d'aller le plus loin possible dans ce qu'on peut penser. Sachant que je suis quand même naïve et bien élevée, ça ne va pas hyper loin.»

Le tour de chant d'Amélie-les-crayons n'a rien d'un tour de chant classique, dit-elle. Amélie-les-crayons, c'est établi, «est un personnage. C'est pas moi qui raconte des histoires. Elle est un personnage hystérico-tendre. C'est théâtral par le biais de ce personnage, mais aussi par l'interaction avec les musiciens, qui ont chacun leur personnage.»

L'album d'Amélie-les-crayons s'intitule tout bonnement *Pourquoi les crayons?* Ce n'est pas ici que vous aurez la réponse, mais vous la connaîtrez si vous vous déplacez pour aller voir la jeune dame. Sur scène, elle chante, paraît-il, la réponse. Mais de toute manière, comme elle le dit si bien, pourquoi poser la question de l'origine de ce nom d'artiste? «C'est un nom et c'est à chacun de trouver sa réponse. Et puis un nom, c'est un nom. Pourquoi poser la question au sujet d'un nom qui est nom?» Belle manière de retourner la balle dans le camp de l'intervieweur. «Débrouillez-vous avec ça», ajoute-t-elle, même.

Amélie-les-crayons a commencé à écrire des chansons pour faire des cadeaux. Les Québécois ne la connaissent encore que peu, pour l'instant, elle qui a été vue, sur scène, au Festival de la chanson de Tadoussac, en juin. Aux FrancoFolies, elle chantera aujourd'hui à 17h sur la scène Nouvelle chanson et demain à 19h sur la scène Les Espoirs.

Le Devoir

festival ORFORD

Du 23 juin au 13 août

Négro, contemporains et canadiens



Samedi 30 juillet, 16 h
Table ronde à 15 h
Nathalie Négro, piano

Cuarteto Latinoamericano, cordes sensibles



Samedi 30 juillet, 20 h
Cuarteto Latinoamericano
Elizabeth Dolin, violoncelle

Quintette pour cinq bougies

Vendredi 5 août, 20 h
Vents d'Orford:
Robert Langevin, flûte
Theodore Baskin, hautbois
André Moisan, clarinette
Stéphane Lévesque, basson
James Somerville, cor
Julie Nesrallah, mezzo-soprano



Samedi 6 août, 20 h
Marie-Josée Lord, soprano
Esther Gonthier, piano



Lord, chaleur et envoûtement



Samedi 6 août, 20 h
Marie-Josée Lord, soprano
Esther Gonthier, piano

Lefèvre, récits au piano



SUPPLÉMENTAIRE
Dimanche 7 août, 14 h 30
Alain Lefèvre, piano

centre d'arts ORFORD

1 800 567-6155
www.arts-orford.org
billetterie@arts-orford.org
3165, chemin du Parc, Orford

cet été, jouez à la chaise musicale!

LE DEVOIR



Gouvernement du Canada / Government of Canada

Québec
Ministère de la Culture et des Communications
Emploi-Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE D'ORFORD

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005

MERCREDI 3 AOÛT 27 \$
Les Découvertes
Trio di Colore
Yuval Gotlibovich, alto
Guy Yehuda, clarinette
Jimmy Brière, piano
Lauréat du Fischhoff National Chamber Music Competition (USA 2004)

JEUDI 4 AOÛT 28 \$
Montreal Jazz Big Band
Passion Afro-cubaine
Une soirée de rythmes et de passion!

VENREDI 5 AOÛT 28 \$
Philippe Djokic, Mark Fewer, Darren Lowe, Claude Richard et Julie Tanguay, violons
Victoria Chiang, François Paradis, altos
Brian Manker et Blair Lofgren, violoncelles
Ali Yazdanfar, contrebasse
Kyoko Hashimoto, piano
Le charme anglais et l'intensité allemande de la musique de chambre

SAMEDI 6 AOÛT 29 \$
Orchestre de la Francophonie du Canada
Direction: Jean-Philippe Tremblay
Soliste: Alexandre Da Costa, violon
Un violoniste et un chef parmi les plus brillants de leur génération

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Veuillez noter que la série des brunches-musique est reportée à l'été 2006.
Consultez notre programmation pour les autres activités du Festival et de l'Académie.

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

Programmation complète: www.domaineforget.com

Culture et Communications Québec

Partenaires canadiens / Canadian Heritage

THEATRE OUTREMONT
1248, rue Bernard Goulet (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

LA VIE AVEC MON PÈRE de Sébastien Rose
Canada (Québec) 2005, 110 min, (13 ans+)
Lundi 1^{er} août 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



Vingt ans après avoir donné son enfant en adoption dans le plus grand secret, Mamie (Lisa Kudrow, formidable dans ce contre-emploi) est confrontée à son choix par un maître-chanteur (Jesse Bradford).

Tout pour séduire, rien pour surprendre

MUST LOVE DOGS
Écrit et réalisé par Gary David Goldberg, d'après le roman de Claire Cook. Avec Diane Lane, John Cusack, Elisabeth Perkins, Christopher Plummer, Dermot Mulroney, Stockard Channing. Image: John Bailey. Montage: Eric A. Sears, Roger Bondelli. Musique: Craig Armstrong. États-Unis, 2005, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis *When Harry Met Sally*, la comédie romantique est devenue, en même temps qu'un genre à part entière, un carcan duquel il semble impossible de s'extraire. Conçu à la machine et en série pour un auditoire essentiellement féminin, cette célébration humoristique et sucrée du «boy meets girl» permet en effet très peu de variantes — si bien qu'on a l'impression d'avoir vu *Must Love Dogs* des dizaines de fois.

Deuxième long métrage de Gary David Goldberg (après *Dad*, sorti en 1989), également scénariste de sitcoms (dont *Spin City*), *Must Love Dogs* a tout pour séduire et rien pour surprendre. Dans le coin droit, une belle divorcée de quarante ans (Diane Lane, qui joue ça les doigts dans le nez), in-

certaine quant à son avenir sentimental; dans le coin gauche, un ébéniste B.C.B.G. (John Cusack) qui ne croit plus à l'amour.

Entre les deux: des amis, des parents (dont Christopher Plummer en papa gâteau), qui consacrent chaque minute de leur journée à jouer les Cupidon et à planifier à l'aide d'Internet la rencontre des deux héros. Passés quelques obstacles et qui-proquos, ceux-ci vivront bien entendu le dénouement heureux d'un conte de fées.

Si l'on renouvelle pas le genre, Gary David Goldberg offre avec *Must Love Dogs* une véritable leçon de cinéma. Par la négative, la leçon. Sa mise en scène est en effet d'un amateurisme affligeant. Son montage cahoteux «raboteux» des images d'une laideur insigne (pourtant signées John Bailey — *Mishima*, *Nobody's Fool*), qui éclairent des décors de revue déco surmontés d'une philosophie Hallmark.

Enfin, que dire de la pauvre gent canine, ici réduite à une fonction de figuration malgré un titre qui suggère une participation plus active du meilleur ami de l'homme? A moins que par gent canine Goldberg entende le regard d'épaveur de John Cusack?

Collaborateur du Devoir

La parentalité dans la lunette d'un misanthrope

HAPPY ENDINGS

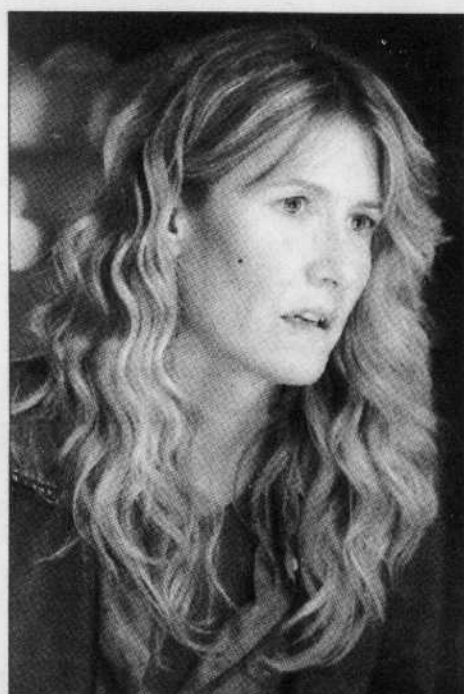
Écrit et réalisé par Don Roos. Avec Lisa Kudrow, Steve Coogan, Maggie Gyllenhaal, Jason Ritter, David Sutcliffe, Sarah Clarke, Laura Dern, Tom Arnold, Jesse Bradford, Bobby Cannavale. Image: Clark Mathis. Montage: David Codron. Musique: Nicole Tocantins. États-Unis, 2005, 128 minutes.

MARTIN BILODEAU

Au commencement, il y a le titre, *Happy Endings*, lequel a plus d'un sens. Il désigne d'une part — et c'est de notoriété publique — le dénouement heureux d'une histoire. Il désigne aussi — et ça, c'est moins répandu, même chez les Anglois — l'issue érotique d'un massage dit «complet».

Ça prenait bien un chenapan comme Don Roos (*The Opposite of Sex*) pour nous apprendre la chose, entre autres vérités insolites, dans son *Happy Endings* qui a connu des débuts difficiles à Sundance, en janvier dernier. Juillet ne lui sera guère plus favorable, si j'en juge par la réception critique sévère que le film a connue chez nos voisins du Sud.

Dans la tradition des portraits de groupe dont le cinéma indépendant américain est friand, cette comédie amoureuse raconte les histoires parallèles d'une dizaine de personnages dont les destins convergent, à des degrés divers, à différentes étapes du récit. Celui-ci prend pour point de départ la malheureuse erreur de Mamie (Lisa Kudrow, formidable dans ce contre-emploi) et Charley (Steve Coogan), qui, à l'adolescence, ont



Laura Dern incarne Pam dans le portrait de groupe imaginé par Don Roos.

conçu un enfant que la première a donné en adoption tout en faisant croire au second, homosexuel depuis les faits, qu'elle avait subi un avortement.

Vingt ans plus tard, le spectre de cet enfant revient hanter Mamie par la voix d'un maître-chanteur (Jesse Bradford), tandis qu'au

même moment, Charley tente de convaincre son amoureux (David Sutcliffe) que leurs amies lesbiennes ont bel et bien été inséminées à partir de sa semence, bien qu'elles prétendent le contraire.

Sur les thèmes de la parentalité non assumée, escamotée ou simplement impossible, les gaffes, essais et erreurs de personnages faillibles, mesquins et menteurs, Don Roos enchaîne des scènes parfois singulières, souvent racoleuses, qui laissent bien vite percevoir la minceur du propos. De fait, à force d'espiègleries, de redites et de situations vaseuses, *Happy Endings* s'enfonce bien vite dans l'inconsistance et la redondance.

Cela dit, l'échec de *Happy Endings* tient moins à son scénario qu'à sa mise en scène, qui tente en vain de le mettre en valeur au moyen d'un dispositif inopérant, en l'occurrence des panneaux narratifs noirs, qui apparaissent régulièrement en demi-volets dans l'image (ainsi réduite de moitié) pour se substituer à la voix d'un éventuel narrateur extérieur. L'idée n'est pas mauvaise, quoique Roos, chargeant le texte d'ironies faciles et de sens cachés, ankylose inutilement le récit. Plus grave encore, ces apartés, qui se voulaient complémentaires, deviennent vite des béquilles sans lesquelles tout le film s'écroulerait.

Roos, du reste, est trop misanthrope pour que son constat sur le monde, fût-il faillible et désespérant, nous paraisse sincère et éclairant. À plus forte raison nécessaire pour donner un «happy-end» à l'expérience de son *Happy Endings*.

Collaborateur du Devoir



L'actrice Diane Lane joue avec aisance le rôle de la belle divorcée incertaine quant à son avenir sentimental.

LE DERNIER CHEF-D'ŒUVRE DE INGMAR BERGMAN

★★★★★ (SUR QUATRE)

CABRES DU CINÉMA L'ÉCRIVAIN L'ÉCRITURE
LE MONDE L'ÉCRITURE L'ÉCRITURE
LE NOUVEAU OBSERVATEUR PARIS MATCH LES ÉCRIVAINS
SÉLÉO MAGAZINE TELÉRAMA LIBÉRATION

LIV ULLMANN ERLAND JOSEPHSON

SARABANDE

Un film de Ingmar Bergman

DÈS LE VENDREDI 5 AOÛT EN EXCLUSIVITÉ

EX-CENTRIS 1248, rue Bernard Goulet, 514-495-9944 PARALLÈLE version originale avec sous-titres français

Raymond Maïto Dominic Sonia Blanca et Gilles
Bouchard Jean et Martin Yachon Cervoils et Pelletier

Crystal Film et Cielogroupe présentent

Pinocchio 3000

et Francis-Nicolas
Dolan

www.p3kfilm.com

présentement à l'affiche!

QUARTIER LATIN	MONTREAL	VERSAILLES	CINÉMA Beaubien	CINÉMA DE LA SALLE PASCAL
MARCHE CENTRAL 15	JACQUES CARTIER 14	TASCHEREAU 15	DEUX-MONTAGNES 14	PORT-VIAU 16
ST-BRUNO	BOUCHERVILLE	CHATELAIN BINKO	CARREFOUR DONOR	PLAZA DELSON
MÉGA-PILEX QUÉBEC	ST-THÉRÈSE 8	LES CHÊNES QUÉBEC	L'ACHENAIE 4	GATINEAU
ST-BROOKE	ST-EUSTACHE	ST-VICENTIN	ST-JEAN	ST-JÉRÔME
TROIS-RIVIÈRES 0	SHAWINIGAN	VICTORVILLE	CINÉMA CAPITOL	CINÉMA DU SUD
CINÉMA DE LAVAL	SOREL-TRACY	ELYSEE GRANBY	CINÉMA DU CAP	ST-BASILE
CINÉMA ANCIEN	MÉGA-PILEX QUÉBEC	LES CHÊNES QUÉBEC	DES SOURCES 15	

Humbert Balsan et Catherine Burniaux présentent

GAGNANT DE 2 CÉSAR

Meilleure actrice / Meilleure première oeuvre de fiction

GRAND PRIX DU PUBLIC DES BIEN-ON-TRES INTERNATIONALES DE CINÉMA À PARIS
DOUBLE PRIX D'INTERPRÉTATION FESTIVAL DE NAMUR

Du grand art
-Eric Libiot, L'Express

Une apreté tonique, une bonté sans chichis
qui rappelle la veine "légère" de Loach.
-Elisabeth Quin, ELLE

Ce film évoque à la fois la Strada de Fellini et Tandem de Leconte.
C'est un beau compliment; il est amplement mérité.
-Michel Rebichon, Studio Magazine

Quand la mer monte...

Yolande Moreau Wim Willaert

Un film de Gilles Porte et Yolande Moreau

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CINÉMA Beaubien 1236, Beaubien E, 731-0000/ PARISIEN FAMOUS PLAYERS

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 30 JUILLET AU 5 AOÛT 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

Cinéma

Ces vagues qui nous emportent

QUAND LA MER MONTE
Réal. et scén.: Yolande Moreau et Gilles Porte. Avec Yolande Moreau, Wim Willaert, Jacky Berroyer, Jacques Bonnaffé. Image: Gilles Porte. Montage: Éric Renault. Musique: Philippe Duquesne. France-Belgique, 2004, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certains personnages révèlent souvent la meilleure part d'eux-mêmes lorsqu'ils enfilent un masque, un costume, un accoutrement quelconque; avant de monter sur scène ou de prendre la rue d'assaut, qu'ils soient clown (comme Irène) ou porteur de géants lors des carnivals (comme Dries), on ne remarquerait que leur banalité, traversant l'existence sans éblouir ni émouvoir personne... C'est le drame (caché, tabou) de la vaste majorité d'entre nous, et c'est surtout celui de ces deux figures attendrissantes de *Quand la mer monte*, de Yolande Moreau et Gilles Porte.

La comédienne ne connaissait rien à la technique et le chef opérateur, mis à part quelques courts métrages, n'avait jamais fait le saut du côté du long. Leur inexpérience amalgamée n'est pas étrangère à la belle naïveté qui se dégage de ce récit sentimental d'une simplicité désarmante. Il est d'ailleurs si simple que l'on hésite à le qualifier de triangle amoureux. Irène (abonnée aux seconds rôles, Moreau n'a jamais été aussi lumineuse, ni aussi bien servie que par elle-même) discute souvent rénovations avec son époux, mais celui-

ci ne se résume qu'à une voix téléphonique. Sa liaison avec Dries (Wim Willaert, le parfait antiéros), un jeune marginal qui s'accroche à elle comme à une bouée, présente le côté candide des premiers flirts adolescents.

Sur les routes du nord de la France, cette femme de 50 ans qui n'essaie plus de les cacher promène un spectacle solo intitulé *Sale affaire*. Arborant un masque de clown et un costume taché de sang, la voici qui raconte au public son «crime» et surtout son désespoir de trouver un autre amoureux après celui qu'elle vient d'assassiner: au hasard dans la foule, elle invite un spectateur à monter sur scène. Lors d'une panne de sa voiture, elle fait la connaissance de Dries et, pour le remercier de son aide, lui offre deux billets. Non seulement Dries sera-t-il «victime d'un soir», mais aussi de tous les autres qui suivront, devenant son assistant, son amant, celui qui transformera le périple d'Irène en aventure... Mais si la mer monte, elle doit aussi se retirer, déposant quelques débris sur le rivage. Et parfois sur le cœur.

Moreau et Porte ne cherchent pas à rendre extraordinaire l'histoire de ces gens ordinaires. Tout au plus agrémentent-ils ce film tout à fait charmant de discrètes échappées poétiques, où le vent dans une robe, un espace industriel, une tapisserie fleurie ou encore une balade sur un pont au clair de lune deviennent les instants mémorables d'une relation dont la beauté réside dans son caractère éphémère, voire improbable. Car ces deux êtres, que tout semble séparer



Dans le rôle d'Irène, Yolande Moreau n'a jamais été aussi lumineuse. Comme quoi on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

(l'âge, la condition sociale, le statut marital), se retrouvent dans ce besoin du déguisement — la découverte du «métier» de Dries nous éblouit autant qu'Irène — et cette façon unique qu'ils ont de déboucher le merveilleux à travers le dérisoire. Avec une bière ou deux si possible!

Road-movie se déroulant à basse vitesse, question de mieux admirer le paysage et de prendre le pouls d'une population locale trop souvent dépeinte dans les teintes plus grises, la caméra traîne avec bonheur dans les cafés, les carnivals et sur le visage des spectateurs admiratifs de la per-

formance d'Irène. Et par amitié, pour le plaisir d'offrir une fleur à cette comédienne d'exception qu'est Yolande Moreau, des acteurs à la tronche connue (d'Olivier Gourmet à Jacques Bonnaffé en passant par l'inénarrable Jacky Berroyer en journaliste de province confus) surgissent du décor

comme autant de tours de manège, donnant des couleurs particulières à cette histoire d'amour dont on se moque bien de connaître la fin. Et peu importe que les vagues de la tristesse, de l'absence, nous emportent...

Collaborateur du Devoir

Une catastrophe en attire une autre

THE BRIDGE OF SAN LUIS REY (V.F.: LE PONT DU ROI SAINT-LOUIS)

Réal. et scén.: Mary McGuckian, d'après le roman de Thornton Wilder. Avec F. Murray Abraham, Kathy Bates, Gabriel Byrne, Geraldine Chaplin, Robert De Niro. Image: Javier Aguirresarobe. Montage: Kant Pan. Musique: Lalo Shifrin. Espagne-Royaume-Uni-France, 2004, 120 min.

ANDRÉ LAVOIE

Domage que les traditionnelles remises de prix n'aient pas encore inventé la catégorie «meilleure distribution de l'année». Avec *The Bridge of San Luis Rey*, la cinéaste irlandaise Mary McGuckian reparaitrait chaque fois avec une précieuse statuette. Mais c'est assurément tout ce qu'elle pourrait espérer récolter...

En fait, à la seule lecture des noms de stars (majoritairement américaines) qui se bousculent au générique de cette coproduction (évidemment européenne), nous sommes atteints d'un vertige qui, une fois placé devant le triste fait accompli, se dissipe rapidement. Et même si l'étalage de froufrou et de demeures somptueuses pourrait un temps nous distraire, cette adaptation du roman de Thornton Wilder, Prix Pulitzer en 1928, ne représente, à l'arrivée, qu'un amas d'académisme et un tas de poussière de prétentions.

Dans une volonté de saisir l'inexplicable, le roman de Wilder posait la question du sens à donner aux tragédies. A travers l'enquête d'un moine dans le Pérou du XVIII^e siècle, dominé par les Espagnols et vivant sous la peur de l'Inquisition, comment une catastrophe — ici l'écroulement d'un pont — peut-elle être interprétée: intervention divine? fatalité du destin? punition méritée? Autant de questions que l'Eglise catholique ne cherchait surtout pas à se poser.

Témoin de ce drame alors que quelques minutes plus tôt il aurait rejoint dans la mort les cinq victimes, le moine franciscain Juniper (Gabriel Byrne) remue ciel et terre pour y apporter un nouvel éclairage. Son zèle éveille les soupçons, surtout ceux de l'archevêque de Lima (Robert De Niro), l'accusant d'hérésie. A son procès,



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Les dialogues sont livrés par des acteurs laissés à eux-mêmes, comme Robert De Niro dans la peau de l'archevêque de Lima.

il évoque les joies et les misères des cinq personnes avant qu'elles ne soient précipitées dans le vide, s'inspirant de la correspondance de la marquise de Montemayor (Kathy Bates), femme à l'équilibre instable, à sa fille adorée, Dona Clara (Emilie Duquenne). Et à cela s'entremêlent d'autres figures importantes (dont un Harvey Keitel déguisé en homme de culture...), connaissant tous une actrice célèbre (Pilar Lopez de Ayala) qui, bien que sa vie fut épargnée, est marquée jusque dans sa chair par une existence tumultueuse, entre autres auprès du vice-roi (F. Murray Abraham).

Quand on se prend à rêver qu'un Franco Zeffirelli aurait pu mieux faire le boulot, c'est dire à quel point notre ennui est grand. Rien ne peut sauver ce scénario

confus, porté par des dialogues au ton ampoulé et livré par des acteurs laissés à eux-mêmes (Kathy Bates), carrément grotesques (De Niro remporte la palme) ou simplement utilisés pour la caution financière (les francophones Dominique Pinon, Samuel Le Bihan et Emilie Duquenne).

Cette machine à stars dont le sens tourne à vide aurait sans doute pu soulager le cœur de ceux qui s'interrogent sur la symbolique à dégager des grandes tragédies de notre époque; les intentions de la réalisatrice envers eux sont limpides. Mais entre ses mains, *The Bridge of San Luis Rey*, finalement, démontre seulement qu'une catastrophe en attire toujours une autre.

Collaborateur du Devoir

Cavalía

INCROYABLE MAIS VRAI !
ENCORE DES SUPPLÉMENTAIRES
9^e SEMAINE



JUSQU'AU 14 AOÛT

Sous le grand Chapiteau blanc au
Technoparc de Montréal
(sortie Technoparc de l'autoroute Bonaventure)

CAVALIA.NET
1.866.999.8111

TICETPRO